

LA MADELEINE DE VEZELAY

Il est si émouvant de parler de sainte Madeleine que le sceau, très peu connu, de Vézelay constitue, pour un tel sujet, une précieuse approche. La composition en est remarquable et, en fait, c'est une véritable histoire par l'image qui suit, pas à pas, le texte de l'évangéliste saint Jean (chap. xx, versets 14 à 17).

Marie de Magdala, dont le Christ avait chassé sept démons, s'est agrégée au groupe des disciples et a suivi son « maître » dans tous ses déplacements, sans qu'il soit jamais fait mention d'elle. Elle ne réapparaît avec certitude que, précisément, dans la scène choisie pour thème de ce sceau. Le matin de Pâques, de grand matin, Marie-Madeleine est l'une des deux femmes citées par Matthieu (chap. XXVIII) et par Marc (chap. XVI) qui se rendent au sépulcre pour embaumer le corps. Elles trouvent le tombeau ouvert et en rendent compte aux apôtres, puis Marie-Madeleine revient sur les lieux et y questionne tous ceux qu'elle y voit. Les soldats d'abord. Le jardinier enfin, dans le cas où ce serait lui. Mais ce dernier veut, semble-t-il, prolonger son angoisse et mieux mesurer la profondeur de sa douleur : « Femme, que cherches-tu donc ? ». Elle le lui répète, d'un ton suppliant. Alors, ému de cette pitié qui est la seule passion connue à cet homme : « Marie », dit-il. Reconnaisant la voix, un cri lui échappe : « Rabbonis », ce qui veut dire « Mon Maître ». Et, tous les détails concordent, ensuite, elle veut s'approcher, baiser les pieds ou le bas du vêtement, mais cela, même, lui est interdit. Le Christ l'aurait touchée du doigt au front pour l'écarter et l'arbre est là qui, symboliquement, édifie, entre deux mondes, une barrière.

Le réalisme des graveurs de sceaux apparaît, une fois de plus, allié à la qualité éminente de cet art, qui, est la concision. Était-il possible d'exprimer davantage sur une aussi faible surface ? Il peut se faire qu'un critique d'art trouve, à la lecture de cette description, le sujet trop anecdotique. Qu'il se souvienne, alors, de la médaille contemporaine *L'Apparition de Jésus à Marie de Magdala*, par Jean Bertholle ¹ et qu'il

Texte original paru dans le *Club français de la médaille*, n° 50, 1^{er} trimestre 1976, p. 142-147 et 153

la compare avec le sceau. Différences de technique, de destination, d'époque. Le tailleur de sceau qui a travaillé pour la célèbre abbaye de Vézelay avait, certes, reçu des instructions : il a voulu surtout être clair. Il fallait que l'homme le moins savant reconnût, du premier coup

¹ Sélection du *Club français de la Médaille*, n° 47/48.

d'œil, de quelle autorité émanait l'acte. Dans un second temps, il a sans doute souhaité également enseigner, édifier et défendre aussi la tradition de la présence des reliques à la fameuse basilique. Le programme était vaste.

Le sceau antérieur de l'abbaye de Vézelay, gravé, sans doute, deux siècles après la fondation par Gérard de Roussillon² et par sa femme Berthe, au moment de l'arrivée des reliques de Marie-Madeleine, ou peu après, était encore plus sobre. Il représentait, dans un style tout naturellement byzantin, le buste de la sainte entre les lettres formant le nom MARIA, la tête nimbée d'un voile et tenant de la main gauche le pot d'onguent aromatisé destiné à l'embaumement. La main droite est ouverte dans un geste d'oraison ou de bénédiction. Dans tous les autres sceaux de l'abbaye, des abbés ou des plus modestes fonctionnaires, prieur, sous-prieur ou « garde du séel de la cour séculière du révérend père en Dieu monseigneur l'abbé dudit Vézelay », le vase d'onguent tient une place importante. Sa forme cylindrique, son couvercle conique sont très reconnaissables et conviennent au contenu. La confusion avec le flacon de parfum, au goulot étroit, est très rare dans les sceaux.

Cependant, il n'est pas possible de commenter le sceau de Vézelay sans rappeler certaines circonstances. Les trois Maries ont été, très tôt, superposées en Occident et les pères de l'Église, eux-mêmes, ont donné l'exemple. Notre Madeleine, en effet, a été victime, pourrait-on dire, de sa célébrité et la fameuse scène du repas chez Simon, du parfum coûteux répandu sur les pieds de Jésus lui a été attribuée. Et pourtant rien ne dit que Marie de Magdala ait été la pécheresse à qui tout fut pardonné ni celle dont le souvenir devait passer à la postérité en raison de son geste ! Il est possible que, bientôt, les recherches des psychologues sur les rapports entre la « possession antique », les maladies mentales modernes et les « cas sociaux » ouvrent de nouveaux aperçus en ce domaine !

Toujours est-il que les églises d'Orient ont été beaucoup plus prudentes dans leurs assertions ; plus proches des faits matériellement, elles sont sans doute demeurées dans la vraie tradition historique en continuant à distinguer les trois femmes : Marie de Magdala (notre Magdelaine), Marie de Béthanie (la sœur de Lazare) et la pécheresse du repas chez Simon. La distance sera-t-elle toujours responsable de tragiques injustices !

Si, à Vézelay, les sceaux montrent que la confusion n'a pas été le fait de tous puisque le profil du pot d'onguent pour l'embaumement se distingue généralement du vase de parfum, en Provence il semble bien que l'on soit allé beaucoup plus loin et que d'autres Maries aient été associées, soit qu'elles aient été très proches de Jésus par le sang, soit que des traits communs

² Roussillon, au cœur du Morvan, canton de Lucenay-l'Évêque, arr^t et à 17 km d'Autun.

les aient rapprochées. Le débarquement des Saintes-Maries-de-la-Mer, la vie retirée dans les solitudes de la Sainte-Baume, la sépulture découverte à Saint-Maximin avec un écriteau indiquant qu'il s'agissait bien des précieux restes de Madeleine n'ont pas peu fait en ce sens. Celui qui a découvert ces nouvelles reliques et qui a fait part au pape des éléments sur lesquels se fondait sa conviction est le prince de Salerne, le fils de Charles d'Anjou qui lui succédera comme roi de Sicile sous le nom de Charles II le boiteux et dont le sceau a été présenté plus haut.

En rapprochant l'édition de ces deux sceaux, ne semble-t-il pas que l'on veuille, après sept siècles, réconcilier les deux grands pèlerinages « magdaléniens » : la Sainte-Baume et Vézelay, la Bourgogne et la Provence.

À partir, en effet, de la découverte à Saint-Maximin par le roi de Sicile du corps de sainte Madeleine, en 1279, les choses vont aller très vite et les grandes foules vont abandonner le chemin de la colline de Vézelay pour les rochers éclatants de blancheur de la Sainte-Baume. Et pourtant Vézelay avait des titres incontestables à être une étape privilégiée sur le chemin de Compostelle, comme l'attestent les deux coquilles placées dans le champ du sceau ! En 1147, Bernard n'y avait-il pas prêché la seconde croisade au milieu d'un concours de population enthousiaste ? On conserva longtemps, dans une grange commune d'Asquin, près de Saint-Père-sous-Vézelay, une estrade de bois en forme de chaire à prêcher de plein air, qui aurait été faite spécialement pour la circonstance et était considérée comme relique du saint docteur. Elle n'aurait disparu qu'au cours du XIX^e siècle et le souvenir en était encore très présent au début de notre siècle. Un monument rustique, en granit, en marque l'emplacement au lieu dit « La Cordelle », du nom d'un couvent fondé par saint François d'Assise, dès 1217.

Dans la ville même de Vézelay, la tradition désigne encore l'endroit où s'élevait l'infirmerie où Louis VII le jeune aurait logé en 1146. On ne parle pas, sur l'inscription, de la reine Éléonore d'Aquitaine, ni d'ailleurs de Suger ! Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion se donnèrent rendez-vous à Vézelay en 1190, lors de la troisième croisade, et saint Louis vint lui-même quatre fois faire ce pèlerinage. À la fin de sa vie, en 1267, accompagné du légat Simon de Brie (ou de Brion), futur pape Martin IV ³, il assista même à la translation des reliques d'une châsse à l'autre.

Joinville raconte cependant que saint Louis, en 1254, était également passé par la Sainte-Baume, ce qui convient bien à la sereine impartialité de ce prince. Un franciscain de Parme

³ Martin IV, pape de 1281 à 1295, né en Touraine, prit dès le début de son pontificat l'offensive contre les Gibelins. C'est lui qui protégea Charles d'Anjou, roi de Sicile, et qui déposa Pierre III d'Aragon pour donner son royaume à Charles de Valois.

venait de visiter la grotte et en avait écrit, après 1248, une description enthousiaste : 29 m de long, 24 de large et 4 à 6 de haut ; il y tiendrait une foule de mille personnes !

Enfin, à 20 km de la Sainte-Baume, se trouvait l'église de Saint-Maximin dont la crypte devait livrer à Charles II, roi de Sicile, les quatre sarcophages des environs de l'an 400. Une inscription, se donnant faussement pour avoir été établie en 710, désignait l'un d'eux comme contenant encore le corps de Marie-Madeleine.

Cependant, l'érudition moderne semble avoir trouvé la clé de tous ces mystères : les saintes Maries dont les corps ont été reconnus par le roi René en 1448 dans la crypte de l'église Notre-Dame-de-la-Mer sont des religieuses martyrisées en Perse en 347 ; leurs compagnes sont à Chamalières, à Sainte-Énimie et à Tarascon. Rien n'y manque, pas même le prêtre Jacques, martyrisé la même année et confondu avec l'apôtre, ni Sara, l'extraordinaire patronne des Tsiganes. L'évêque d'Aix au V^e siècle s'appelait Lazare ! Il se trouve enfin une sainte Madeleine, du VIII^e siècle, qui aurait vécu dix-sept ans dans la grotte de la Sainte-Baume et mourut à Saint-Maximin, et à qui l'on attribue certains traits de Marie l'Égyptienne, qui vécut au V^e siècle dans le désert, habillée de ses seuls cheveux et qui fut ensevelie par le pieux Zozime aidé par des lions. Ce n'est peut-être pas trop s'écarter du sujet que de rappeler les enfants des deux demi-sœurs de la Vierge : Marie Cléophas, qui aurait eu d'Alphée Jacques le Mineur, Simon, Jude et Joseph ; Marie Salomé, qui aurait eu de Zébédée Jacques le Majeur et Jean l'Évangéliste.

Mais il est temps de revenir à Marie-Madeleine, dont l'historicité n'est pas douteuse : dès le XII^e siècle, elle est régulièrement représentée en myrophore, tandis que la pénitente n'apparaît qu'au début du XIV^e siècle à Écouis. Les corps de métier s'arrachèrent son patronage autrefois : les parfumeurs, naturellement, puis les gantiers, non parce que, coquette, Madeleine portait des gants, ni parce que les gants étaient parfumés au benjoin et à la frangipane, mais tout simplement parce que gantiers-parfumeurs ne formaient qu'une seule et même corporation. Les coiffeurs et les pigniers s'autorisaient de la coiffure si célèbre, les jardiniers de la crédulité de Madeleine ne reconnaissant pas le Christ. Par elle, les prisonniers obtenaient leur libération et les filles repenties ou ribaudes, lorsqu'elles revenaient à une vie plus régulière, s'appelaient *Madelonnettes*. Mais quelles étaient donc les femmes qui s'adressaient à la sainte pour obtenir, en se fiant à l'inscription du sceau, le rabonnement de leur conjoint ?

L'influence morale de sainte Madeleine peut être évoquée par la fondation, au XV^e siècle, des Filles pénitentes, placées sous son vocable par Jean Tisserand, cordelier de Paris, dont l'éloquence réunit plus de 200 femmes et filles de vie déréglée. Le duc d'Orléans, qui devint

roi de France sous le nom de Louis XII, leur donna son palais, situé près de l'église Saint-Eustache, pour en faire un monastère. En 1572, elles furent transférées dans l'ancienne église de l'abbaye Saint-Magloire où elles étaient encore au XVIII^e siècle, lorsqu'on envisagea de construire une nouvelle église dédiée à notre sainte dans le quartier de La Ville-l'Évêque : la Madeleine actuelle.

En Languedoc, c'est dès la fin du XIII^e siècle que les sanctuaires magdaléniens (vénérables, mais, cependant, loin d'être paléolithiques) sont fondés avec une intention très nette de lutte contre la prostitution et de relèvement des femmes déçues. À Narbonne, des religieuses repenties, établies dès le temps de l'archevêque Pierre de Montbrun (1272-1286), reçoivent leur statut de *Sorores Beatæ Mariæ Magdalenæ* du pape Jean XXII, en 1321. À Toulouse, c'est dès 1309 que le pape Clément V intervient en faveur des pécheresses converties logées près de Saint-Sernin. À Carcassonne en 1310, à Gaillac en 1312, à Fanjeaux près du monastère de Prouille en 1320, à Montpellier peu après 1328. Les chapelles et les églises également dédiées à sainte Madeleine se multiplient dans toute la France au XIII^e siècle. Pour se limiter à un exemple célèbre, la paroisse de la Magdeleine à Lille apparaît en 1220. À Dijon et à Beaune, ce sont des hôpitaux qui portent ce nom. En Angleterre, la majorité des sanctuaires magdaléniens sont aussi rattachés à des hôpitaux. C'est dans le Saint-Empire romain germanique que la densité est la plus forte en l'honneur de Madeleine, de Cambrai à Augsbourg, Ratisbonne, Erfurt.

Ainsi, la Madeleine médiévale est, en Occident, la synthèse de trois femmes citées dans l'Évangile et confondues peu à peu : Marie de Magdala, Marie de Béthanie et la pécheresse du repas chez Simon. Elles ont toutes les trois le droit de porter les cheveux longs et surtout un vase de parfum. L'iconographie a ancré la confusion. Elles ont incarné trois grands sentiments religieux : le repentir, la vie contemplative, la foi en la résurrection.

Il ne peut être d'autre conclusion à l'étude du sceau de Vézelay, qu'il s'agisse de la face ou du contre-sceau à la myrophore, que cette belle image de Victor Saxer : « Pendant l'époque patristique, l'image de la Madeleine se profile peu à peu sur l'écran de la tradition. Tout se passe comme si trois sources lumineuses... projetaient, sur la même toile, trois images d'abord floues et hétérogènes, puis, à mesure qu'elles sont centrées avec une exactitude croissante, donnant, en définitive, une seule image parfaitement nette, celle de la Madeleine médiévale, dans laquelle se fondent harmonieusement les traits de la pécheresse anonyme, de la sœur de Marthe et de Lazare et de Marie de Magdala. »



D 8436 - Abbaye de Vézelay, 1^{er} type (1205) - 49 mm



B 1297 A et 1297 B - Abbaye de Vézelay, 2^e type (1345) - 50 mm et 32 mm



D 8438 - Abbaye de Vézelay, 3^e type
(XVII^e s.) - 60 mm



St 174 - Abbaye de Vézelay
(1267) - 48 mm



B 1459 bis - Hugues d'Auxy, abbé de Vézelay
(1302) - 40 mm



B 1460 - Albert de La Chasse,
abbé de Vézelay (1452) - 70 mm



D 9174 bis - Jean, abbé de Vézelay
(1267) - 26 mm



D 9347 - Jean, prieur de Vézelay
(1267) - 50 mm



D 9352 - Léger, sous-prieur de Vézelay (1267) - 40 mm



D 4610 bis - Cour séculière de l'abbé de Vézelay (1450) - 15 mm



D 6281 bis - Guillaume, patriarche de Jérusalem (1137) - 33 mm



D 7351 et 7351 bis - Chapitre de la Madeleine de Verdun, 1^{er} type (1238) - 70 mm et 32 mm



D 7352 et 7352 bis - Chapitre de la Madeleine de Verdun, 2^d type (1601) - 40 mm et 24 mm



D 9440 - Prieuré du Saint-Sépulcre (1240) - 40 mm



D 9974 et 9974 bis - Hôtel-Dieu de Rouen (1366) - 65 mm et 33 mm



D 9975 - Nicolas, prieur de l'Hôtel-Dieu de Rouen (1366) - 55 mm